

Grand parleurs, p'tit faiseurs

Danielle Trudeau

Volume 26, Number 3 (153), June 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60381ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trudeau, D. (1984). Grand parleurs, p'tit faiseurs. *Liberté*, 26(3), 3–11.

DANIELLE TRUDEAU

GRAND PARLEUX, P'TIT FAISEUX

*Ils parlaient lentement et peu,
à leur accoutumée, étant paysans,
donc chiches de paroles.*

Trente arpents

Il n'y a rien de tel que les dictons pour illuminer les discussions les plus sophistiquées de la candide clarté des sagesses populaires. En voici un bien de chez nous: *grand parleux, p'tit faiseux*. Il est ancien, pas de doute. Aussi l'applaudirons-nous comme une nouvelle preuve de notre irrépressible et bientôt légendaire créativité nationale. La formule en est, sinon jolie, du moins vive et rustique, le rythme bien balancé et la rime à l'hémistiche n'est-elle pas heureusement trouvée?

— Oui mais... *quid* du contenu de votre proverbe?

Ah ça, c'est une autre affaire. Pour en parler, il faudra frustrer nos lecteurs du panégyrique de notre culture populaire que nous amorcions si allégrement... Mais après tout, qu'importe? La culture québécoise ne manque pas de laudateurs plus habiles que moi. Auscultons donc la fameuse sagesse populaire qui pointe son nez dans ce dicton. Elle souffrira probablement sans trop de mal cette contribution que nous allons lui faire payer à l'étude des comportements langagiers.

Au premier degré, *grand parleux*, *p'tit faiseux* signifie que qui promet beaucoup en parole réalisera peu en fait. Notre maxime fait aussi sourire par son contenu sexuel latent: le «grand parleux» dont il est question ici s'avérera en effet un «p'tit baiseux», autrement dit un impuissant, comme si la dépense d'énergie verbale provoquait une diminution de l'énergie sexuelle. Il y a, à la base de notre dicton, une mentalité qui oppose comme deux termes exclusifs l'*acte* et la *parole*. Mais alors, si l'impuissant se repère à sa loquacité, inversement le «grand faiseux» — dans quelque domaine que ce soit — sera un être du silence ou au moins de la parole rare. Parler reviendrait donc toujours à transmuier un potentiel d'action sur le réel en capital symbolique, à sacrifier les rapports immédiats d'appropriation et de violence aux rapports indirects et médiatisés par le langage.

Il y aurait donc une deuxième manière d'interpréter le rôle de *medium* que joue la parole dans notre société. Le langage ne serait pas simplement un moyen de communication devenu indispensable pour des individus que séparent des intérêts différents, donc un facteur de liaison entre ces mêmes individus; c'est aussi en tant qu'elle s'interposerait entre le désir d'une chose (ou d'un être) et la réalisation de ce désir que la parole serait *medium*, autrement dit médiatrice: elle détournerait l'homme de la satisfaction immédiate de son désir.

La sagesse populaire qui se fait jour dans notre dicton fait prévaloir très nettement un ordre de choses où le geste domine sur le mot. Mais cette opposition de valeurs entre la parole et l'acte n'appartient pas exclusivement à notre culture ni à notre époque. Nous la retraçons également dans un dicton italien attesté au XVI^e siècle: les paroles sont féminines, dit cette maxime, mais les faits sont masculins. L'allemand de son côté met l'accent sur la différence quantitative de l'utilisation du langage chez la femme et chez l'homme: un homme un mot, dit un proverbe en cette langue, une femme un dictionnaire. On montrerait assez facilement, à l'aide d'autres exemples

puisés ailleurs, à diverses époques, que la parole est généralement dépréciée par rapport à l'action et associée à la femme ou à l'absence de virilité.

Par son contenu sexuel latent, notre dicton exprime lui aussi cette idée que le discours n'est pas le domaine du mâle, qui utilisera la parole sans redondance, sans fleurs de rhétorique, avec parcimonie. Tel est le modèle auquel répondent certaines figures d'autorité dans la littérature: par exemple le père Didace Beauchemin, et celui en qui il se reconnaît un successeur digne de lui, le Survenant, antithèse d'Amable, son fils légitime dont l'indolence le désespère. On se souviendra aussi, dans la littérature américaine, du capitaine de vaisseau Achab chez Melville. Ces personnages répondent dans la fiction à la personnalité royale dans la société absolutiste du XVII^e siècle. Enfin, dans la parole rare et ritualisée du monarque, nous reconnaissons le «verbe créateur» du Dieu de la Genèse, cette parole initiale qui vint rompre le silence éternel pour annoncer l'apparition du monde. «Que ceci ou cela soit», cette formule réitérée n'est que la manifestation de la volonté de Dieu qui, en ordonnant de la sorte à l'univers, ordonne en même temps celui-ci, c'est-à-dire le différencie. Par sa brièveté, la formule traduit ici le fantasme de l'acte créateur idéal, la réalisation instantanée d'un désir qui ne saurait être discuté ni justifié puisqu'il a germé dans l'esprit qui domine le monde. Plus exactement, la parole est identique à un coup de baguette magique, elle ne se distingue pas du geste lui-même. Dans la société rurale traditionnelle où la production, toute divisée qu'elle soit déjà, peut encore relever d'un seul individu, le père de famille a en effet quelque chose du Dieu créateur de la Genèse. Sa vision embrassant la totalité du réel sur lequel il règne, la parole n'intervient de son côté que pour classer, mesurer, mettre de l'ordre dans ce réel. Aux femmes, aux enfants, aux inférieurs reviennent l'échange verbal, la discussion, le bavardage.

Dans la France du XVII^e siècle, l'autorité se réfugiant au sommet de la pyramide sociale, elle s'en-

ferme dans son laconisme, cependant que partout ailleurs il n'est question que de langage: la rhétorique classique se met au point dans les chaires et l'art de la conversation mondaine se développe dans les salons. Figée dans un quasi-silence, la personne royale est entourée d'un bruit de voix continu. Cette époque a nourri deux modèles de comportement langagier, les superposant l'un à l'autre comme la modernité se superpose alors à la tradition: à la base, le modèle autoritaire, au-dessus le modèle égalitaire. Le premier, incarné à la perfection par la personne royale, contribue à l'idéologie absolutiste en assimilant le roi au domaine divin. Mais d'une manière plus réaliste, on peut y voir la traduction idéologique de la pratique du secret d'état qui se généralise alors. La restauration de l'autorité royale par Henri IV a mis fin à la mode des «rois orateurs» dont Henri III reste le représentant malheureux: contrastant avec le Valois raffiné et cultivé, le Béarnais un peu grossier ramène sur le trône, avec l'ordre, l'image rassurante du roi viril. En face de ce modèle, la loquacité de l'érudit mondain et la faconde bourgeoise témoignent de leur côté de la circulation des êtres, des idées et des biens, c'est-à-dire du mouvement économique, technique, social qui emporte l'ancien monde féodal, créant entre les individus des réseaux extrêmement complexes de dépendance. Aux valeurs de fixité et de permanence de la tradition que représente le monarque, être unique qui n'a pas besoin de jouer le jeu du langage puisqu'il n'a pas d'égal, font face les valeurs nouvelles de la modernité. Fondée sur la division des forces de production et sur leur coopération — tel est bien l'univers mécaniste — la modernité exige et valorise l'échange verbal. Aussi, à mesure que, sur le plan pratique et non plus idéologique, le politique se dégage du pôle religieux, que par ailleurs la matière parvient au cœur des préoccupations philosophiques, les valeurs profanes feront basculer le modèle autoritaire du côté de la fiction.

Au Québec, plusieurs facteurs ont favorisé le recul du modèle autoritaire depuis la dernière guerre.

En premier lieu, la transformation de la famille rurale en une famille urbaine dans laquelle le père n'assume plus seul la subsistance et ne contrôle plus l'activité des membres. L'autorité qu'il détenait autrefois s'est effacée, et avec elle le comportement qui la signalait. Ce n'est pas dans la société rurale traditionnelle que le père est absent, comme on l'a dit parfois, mais dans la société industrialisée d'après-guerre où il a perdu le statut particulier de chef de famille ainsi que les privilèges qui l'accompagnaient jadis. Dans la famille moderne, seule la différence d'âge justifie le reste de pouvoir que les parents détiennent encore sur les enfants. Dès l'adolescence, les rapports tendent à l'égalité. Aujourd'hui, refuser le « dialogue » au nom d'une quelconque autorité du père de famille, ou afin de préserver sa virilité, serait considéré comme un comportement anormal.

En plus d'avoir transformé le modèle familial, l'industrialisation du pays a profondément modifié la vision du monde du Québécois traditionnel. Tandis que le paysan qui dominait la production de ses moyens de subsistance jouissait d'une vision du monde unifiée, l'individu urbain qui n'est qu'un maillon de la production totale et dont les besoins sont autrement nombreux n'appréhende globalement que la portion du réel dans laquelle son temps se trouve investi; pour le reste, il dépend des autres. Son comportement langagier se ressent de cette dépendance puisque pour lui les occasions, c'est-à-dire les besoins de communiquer se multiplient. D'une manière générale, la parole supplée à l'action, à la production ou à l'appropriation directe des biens convoités. Mais plus particulièrement c'est par l'échange verbal que l'individu parvient à se former une idée à peu près cohérente du monde dans lequel il vit. Les media ont ajouté à ces transformations de la réalité quotidienne en provoquant une véritable invasion de la parole dans l'univers privé. Tout ceci a contribué à rendre désuet le modèle autoritaire, à exalter à l'inverse la prise de parole. Aussi, pour beaucoup de ceux qui sont nés dans les années

soixante, parler — pardon: s'exprimer — n'est pas un droit récemment gagné sur la mentalité traditionnelle, mais bien la norme de notre société, avec tout le conformisme que cela implique.

Mais en réalité les anciennes valeurs rattachées aux oppositions de l'acte à la parole et de la virilité à la féminité ont été refoulées chez nous bien davantage qu'elles n'ont été déracinées. Aussi devons-nous nous attendre à les voir réactivées aujourd'hui encore, y compris parfois par les fervents de l'expressivité. Rappelons qu'il n'y a pas longtemps, un soupçon d'homosexualité pesait sur les speakers de la radio et de la télévision, gens dont le métier est de parler. De même, tout Français un peu hâbleur passait et passe encore peut-être pour une «tapette», étant trop scandaleusement «grand parleur» comme tous ceux de sa race. Et c'est encore l'opposition de l'acte à la parole que nous retrouvons dans l'anti-intellectualisme qui atteint n'importe quel milieu au Québec, y compris le milieu intellectuel lui-même. Le mépris des intellectuels ne provient de rien d'autre que du fait que leur profession est elle aussi de nature discursive. On leur opposera comme des valeurs plus sûres, donc plus viriles, les «jobs de bras», le «travail au pic pis à pelle». Malgré l'élévation de la scolarité dans le Québec contemporain, l'intellectuel est encore considéré comme un être improductif et marginal. Si l'Etat ne le renvoie pas cultiver la terre, comme cela se pratique dans certains pays, il y va de lui-même pour reprendre contact avec la «réalité» des activités manuelles. Cette survivance de la mentalité traditionnelle révèle une sourde résistance à ce passage au symbolique et à l'abstrait dans lequel notre société s'est engagée en s'ouvrant à la modernité, au terme d'une longue stagnation dans la tradition rurale.

Pourtant, étant donné que depuis une vingtaine d'années la parole a envahi notre quotidien, le métier d'intellectuel devrait s'en trouver revalorisé. Mais justement la position des intellectuels québécois est d'autant plus inconfortable que leur régime discursif ne s'ajuste pas exactement à l'idéologie actuelle de la

prise de parole. En effet, en prenant du recul le modèle autoritaire a cédé la place au comportement langagier que la mentalité traditionnelle lui opposait: la logorrhée, le culte du flux verbal associé à la féminité. L'on songe à ces figures de la parole oraculaire élaborées dans l'Antiquité: la pythie de Delphes, la sibylle de Cumès, et surtout le personnage tragique de Cassandre, réduite à n'être plus qu'une voix sans effet sur le réel. Aujourd'hui la psychanalyse d'une part, la pédagogie spontanéiste et créativiste de l'autre, ont fait dévier l'intérêt, du contenu du discours vers son expression. Autrement dit, il n'est plus vrai que, pour qu'il y ait discours, il faille un contenu rationnellement structuré. Le sens s'est déplacé vers la forme, se confondant à la limite avec celle-ci. La vaticination de l'homme moderne fascine précisément par ce que la rhétorique classique eût considéré comme des fautes et des accidents du langage: lapsus, oublis, hésitations, répétitions, métaphores et déplacements. A tout moment le discours peut dévier de son orientation première, s'engager dans une direction inattendue, revenir sur ses pas ou s'arrêter brusquement. Son désordre garantit son authenticité et ses obscurités, ses failles, ses déraillements apparaissent d'autant plus chargés de vérités qu'ils stimulent davantage la faculté interprétative. Il semble que l'homme accepte d'être l'instrument vocal de quelque chose qui est enfermé en lui comme le bon génie dans la lampe d'Aladin.

Tout à l'opposé, le discours intellectuel tel que l'a maintenu jusqu'à une date récente la culture savante se situe à mi-chemin entre le pôle mâle et le pôle féminin de la parole, sans appartenir vraiment ni à l'un ni à l'autre. Héritiers de cette culture savante que, bon gré mal gré, ils perpétuent, les intellectuels entérinent implicitement cette idéologie du discours mise au point dans l'Antiquité et ressuscitée à la Renaissance avec la science de la parole, la rhétorique. Or cette idéologie savante se trouve en contradiction avec la «sagesse populaire» en ce qu'elle affirme la possibilité de réunir dans le discours les

valeurs masculines de l'action et les valeurs féminines de la parole, autrement dit elle soutient que l'on peut agir sur le réel à l'aide de moyens symboliques. De ce composé hybride et même paradoxal de valeurs que la mentalité traditionnelle continue d'opposer radicalement, il existait jadis une représentation mythologique: l'Hercule gaulois. Dans des gravures de la Renaissance cet Hercule apparaît suivi d'une foule d'hommes et de femmes dont les oreilles sont enchaînées à sa langue par des liens d'or. Armé de son inséparable massue, le héros montre cependant sa langue comme la cause de l'attroupement qui s'est formé derrière lui. Entendons qu'il a substitué à la force de la massue le pouvoir de la parole, et qu'il exerce sur les foules cette «douce violence» par laquelle, dans la Grèce archaïque, si l'on en croit Hésiode, les rois orateurs soumettaient leurs vassaux. Cette idéologie du discours est bien caractéristique de l'époque où l'homme croit encore que le morcellement du réel vient se résoudre dans sa raison. D'où l'élaboration d'un modèle discursif entièrement soumis, du contenu à l'expression, à des règles conscientes, c'est-à-dire totalement contrôlé par la raison.

Or, si nous ne parlons pas toujours comme des pythies, nous rejetons aujourd'hui plus ou moins catégoriquement ce modèle de discours raisonné et sans bavure, pour nous abandonner librement au langage, attendant de la parole qu'elle nous dévoile les multiples facettes de ce monde que notre raison ne peut plus unifier à partir d'un point de vue absolu. Sans renier tout à fait cette grande affaire de la modernité que fut la perspective, notre époque remet à l'honneur le principe de construction par juxtaposition d'éléments sur un plan sans profondeur. Ce qui fait la valeur de la parole spontanée de chacun, c'est qu'elle ajoute un morceau au grand puzzle collectif dont nous ignorons à la fois l'étendue et le dessin complet.

Aussi bien, l'anti-intellectualisme actuel n'est pas une réaction épidermique de notre société. L'intellec-

tuel classique se trouve aujourd'hui coincé entre la mentalité traditionnelle qui déprécie le discours parce qu'il relève de l'univers féminin, et la mentalité moderne, féministe elle, qui relève le gant et survalorise l'expression en elle-même, sans croire à l'action de la parole sur le réel. *Grand parleux, p'tit faiseur* est encore vrai de nos jours, mais parce que les valeurs viriles de l'action ont été renversées en valeurs négatives: la parole se supporte toute seule et n'agit plus que sur celui qui la cultive comme une source inépuisable de satisfactions narcissiques. L'essentiel est que la bonne conscience de l'intellectuel modernisé soit préservée et son discours innocenté. Dans l'univers féminin de la parole, la démission face au réel à changer devient vertu.

Danielle Trudeau a déjà publié *LÉANDRE ET SON PÉCHÉ*, essai (Montréal, Hurtubise HMH, 1982).